

L'alerte de mercredi

Mercredi 28 septembre, vers les midi, un ex-agent de police, le citoyen Saigne, un citoyen du genre neutre qui n'a pu expliquer encore s'il était Américain ou Français, le général Cluseret, un Russe, le citoyen Bakounine et un Prussien probablement, le citoyen Bischoff, entraînant à leur suite quatre ou cinq mille ouvriers des chantiers, détournés de leurs travaux sous prétexte d'une augmentation de salaire, — ont tenté de s'emparer de l'Hôtel-de-Ville, au nom du peuple! de destituer le préfet, de chasser le conseil municipal élu, d'arrêter les officiers supérieurs de l'armée, et de substituer à ces autorités, l'autorité dictatoriale du policier Saigne, du Russe Bakounine, du Prussien Bischoff, et du citoyen neutre Cluseret.

Pendant quelques heures, grâce à l'incertitude, à la faiblesse du poste de garde de l'Hôtel-de-Ville qui a laissé entrer tranquillement le général Cluseret et son état-major, pendant quelques heures ces prétendus démocrates dont la nationalité reste encore à établir, ont pu se croire maîtres de la situation.

Le Conseil municipal a été envahi et chassé, le maire, M. Hénou, a été arrêté, et le préfet, M. Challemeil-Lacour s'est vu enfermé à double tour dans une des pièces de son appartement.

C'est alors que le citoyen Saigne, installé sur le balcon de l'Hôtel-de-Ville où il paraissait déjà comme chez lui, a développé son programme politique contenu dans un placard rouge affiché la veille, programme qui consiste à décréter l'abolition de tout gouvernement, de toute justice, de tous impôts, de toutes dettes, pour les remplacer probablement par le gouvernement, la justice et les dettes des citoyens Saigne, Bakounine, Bischoff et consorts.

Heureusement ce coup d'état démagogique n'a pas pris les proportions sur lesquelles comptaient ses auteurs.

La garde nationale convoquée dans tous les quartiers est venue cerner l'Hôtel-de-Ville, et la garde nationale de la Croix-Rouge, — disons le à son honneur, pour démontrer à certains peureux que le peuple, le vrai peuple n'est pas complice des folies coupables du policier Saigne et du cosaque Bakounine, la garde nationale de la Croix-Rouge a la première balayé la place des Terreaux et remis les choses en place à l'Hôtel-de-Ville, c'est-à-dire le préfet et le maire dehors, et les émeutiers dedans.

Quelques heures après M. Challemeil-Lacour, entouré d'officiers de la garde nationale, parcourait le front des milices citoyennes en annonçant sa délégation de commissaire extraordinaire du département investi des pleins pouvoirs civils et militaires. — et était acclamé par trente mille gardes nationaux.

L'ordre régnait à Lyon.

Durera-t-il? Oui, si le préfet du Rhône, s'appuyant sur l'attitude significative de la garde nationale, sait prendre des mesures énergiques pour empêcher le renouvellement de semblables scènes d'anarchie qui font plus de mal à la République que toutes les intrigues réactionnaires.

Et comme première mesure, nous nous joignons à la proposition très sensée et parfaitement logique de notre confrère M. E. Véron du Progrès, à savoir la mise en accusation des chefs du mouvement insurrectionnel de mercredi.

Personne, qu'on le sache bien, personne, sous la République surtout, n'a le droit de se mettre au-dessus.

lui-là.

Si parce que je suis catholique, je veux faire dire la messe dans un temple protestant, si parce que je suis athée, je veux convertir une église en marché aux pommes; si parce que je suis juif, je veux aller chanter des psaumes dans une mosquée, je viole outrageusement la liberté, et je suis digne de donner la main à tous les Guillaume et à tous les Bonaparte du monde.

D. Ce que vous venez de dire là ne ressemble-t-il pas énormément à des vérités de M. de La Palisse?

R. Parfaitement; seulement beaucoup de partisans de la liberté en sont encore à les comprendre.

D. Quelle est la sœur cadette de la Liberté?

R. La tolérance.

De l'Egalité.

D. Qu'entendez-vous par l'Egalité?

R. J'entends le droit qu'ont tous les citoyens d'être égaux devant les lois et les institutions de leur pays, sans distinction de caste, de naissance, de fortune et de profession.

D. Comment appliquez-vous la réunion de tous les citoyens dans l'égalité républicaine?

R. Je l'appelle le peuple.

D. Y a-t-il plusieurs sortes de peuples en France?

R. Non, il n'y en a qu'un, absolument qu'un seul.

D. Ne pensez-vous pas pourtant que les ouvriers ne se considèrent comme un autre peuple que les bourgeois; les bourgeois comme un autre peuple

que les ouvriers, et les campagnards comme un autre peuple que les bourgeois et les ouvriers? Ce qui ferait trois ou quatre peuples différents?

R. Ces distinctions existent sans contradiction, dans quelques esprits faussés, aveuglés ou exaltés; mais tout homme raisonnant et raisonnable, doit les rejeter bien loin, car elles constituent la contradiction la plus formelle au principe d'égalité qui veut que l'ouvrier soit autant que le bourgeois, le bourgeois autant que l'ouvrier, le campagnard autant que le bourgeois ou l'ouvrier, et qui se plaçant au-dessus de toutes ces divisions comprend l'universalité des classes sociales sous le nom générique de Français.

D. L'égalité doit donc être absolue?

R. Oui, absolue, quant aux citoyens.

D. Doit-elle être absolue, quant aux individus?

R. Non, évidemment, car cela impliquerait une uniformité d'aptitudes physiques et morales, une unité de qualités et de défauts qu'aucune puissance humaine ne peut établir.

D. Ne pourriez-vous vous expliquer plus clairement?

R. Voilà: L'égalité individuelle comporte l'égalité des forces corporelles, l'égalité de l'intelligence, l'égalité du travail, l'égalité du courage, l'égalité du gain, l'égalité de la fortune, etc., et cette égalité est aussi impossible, aussi absurde que la longueur uniforme de tous les nez, la largeur unique de toutes les bouches et la nuance identique de tous les cheveux.

D. Il existe pourtant un système qui admet cette égalité?

R. Oui, c'est le socialisme.

D. Parlez-nous de socialisme?

R. Pas pour aujourd'hui, s'il vous plaît, car le sujet nous entrainerait un peu loin, et il est nécessaire auparavant de s'occuper...

LES FUYARDS

Est-ce notre petite menace de l'autre jour qui a produit bon effet?

Toujours est-il qu'un certain nombre de nos déserteurs lyonnais sont revenus prendre leur poste de danger et de combat.

Nous avons revu dans nos rues et sur nos places publiques quelques uns de nos compatriotes qui s'étaient bravement éclipsés dès la première alerte, et nous comptons bien que cette fois ils resteront et que leur exemple en ramènera d'autres.

C'est dans cet espoir que nous ajournons pour le moment la publication de notre liste de fuyards, heureux si l'appréhension de voir leurs noms imprimés en toutes lettres, a fait rentrer quelques brebis ou quelques moutons égarés dans le chemin du devoir et du courage.

La Mascarade ne veut pas la mort du pêcheur, ou du lâcheur, mais simplement son retour à résipiscence, et à garde nationale.

ORGANISONS!

Organisons, organisons, organisons!

Nous le redisons, nous le répéterons, nous le rabâcherons à satiété, car le salut est là!

Des levées en masse tant que vous voudrez, mais des levées régulières, mais des levées progressives, mais des levées organisées?

Ce n'est certes pas bien difficile à comprendre, et nous nous étonnons qu'il puisse y avoir encore des cerveaux rebelles à cette idée.

Nous définissons, en effet, tout homme dont l'intelligence est suffisamment équilibrée et qui possède une lueur de bon sens, de résister à ce raisonnement beaucoup plus simple que bonjour.

Pour qu'un homme vive, il faut qu'il mange;

Pour qu'un homme marche, il faut qu'il ait des chaussures;

Pour qu'un homme ne gèle pas de froid et ne grelotte pas de fièvre, il faut qu'il ait des vêtements;

Pour qu'un homme se batte, il faut qu'il ait un fusil et des munitions.

Or, les vivres, les chaussures, les vêtements, les armes et les munitions, tout cela ne s'obtient, pour une agglomération d'hommes, que par un seul moyen: l'organisation.

Donc organisons, mais organisons vite, sans perdre un jour, une heure, une minute, le temps nous presse, nous brûle, nous bouscule.

R. Oui, ce système s'appelle le communisme, et les communistes sont des rêveurs, des niais ou des paresseux.

D. Ne serait-ce pas cependant un idéal à atteindre que celui où, grâce au communisme, tous les membres d'une société pourraient jouir de douze ou quinze mille bonnes livres de rente?

R. Sans aucun doute: seulement une fois cet idéal atteint, tous les membres de cette bienheureuse société, crèveraient de faim et mourraient de froid.

D. Comment cela?

R. Par la raison que chacun étant riche, personne ne se donnerait la peine de travailler, qu'on ne trouverait plus ni boulangers pour faire du pain, ni tailleurs pour confectionner des habits, etc.

D. Ne connaissez-vous pas un autre système qui, moins radical que le communisme pourrait apporter aux classes nécessiteuses de la société une somme de bien être plus grande que celle dont elles ont joui jusqu'à ce jour?

R. Oui, c'est le socialisme.

D. Parlez-nous de socialisme?

R. Pas pour aujourd'hui, s'il vous plaît, car le sujet nous entrainerait un peu loin, et il est nécessaire auparavant de s'occuper...

De la Fraternité.

D. Qu'est-ce que la Fraternité?

R. La Fraternité, comme son nom l'indique, est ce sentiment qui veut que tous les citoyens d'une même patrie, vivent dans une entente cordiale et sincère, et bannissent toute idée de haine, d'envie et d'antagonisme.

Qu'on jette franchement au panier tout ce formalisme encombrant des administrations militaires ou autres, qui tue l'activité et annihilent le zèle.

Qu'on se débarrasse de toutes ces pape-rasseries, de toutes ces formules, de tous ces enchevêtrements d'écritures qui broient dans leurs engrenages toute ardeur et toute initiative.

Qu'on ne renouvelle plus la mauvaise plaisanterie de ce fonctionnaire d'une de nos colonies, qui étant à la fois employé, entrepreneur et fournisseur du gouvernement, était obligé de s'écrire à lui-même trois ou quatre lettres et autant d'accusés de réception, pour la livraison d'un sac de clous.

Nous devons le constater avec regret, jusqu'à ce jour l'administration militaire ne paraît pas s'être déparée de ces ridicules errements qui entravent et enrayent nos moyens de défense.

Pourquoi tous les soldats dont regorgent nos dépôts ne sont-ils pas équipés, armés et prêts à partir?

Pourquoi ne les exerce-t-on pas constamment aux marches, aux exercices, au maniement des armes?

Pourquoi distribue-t-on des chassepots à la garde nationale pour les lui faire restituer huit jours après?

Pourquoi des milliers de volontaires, comme ceux du 1^{er} zouaves à Antibes, sont-ils renvoyés chez eux avec ces trois mots désespérants: — Pas d'armes, pas d'habits, pas de vivres!

Certes nous voulons croire au zèle et au dévouement de tous les officiers supérieurs,

Nous ne voulons accuser personne d'incurie trahison ou caligie, ce qui serait une violation infâme;

Mais que tous les officiers supérieurs, que tous les généraux dont l'âge, la santé ou la routine des règlements militaires, paralyse l'activité et la promptitude de décision;

Que tous ceux-là donnent leur démission en tant qu'organisateur, renoncant à une tâche au-dessus de leurs forces et cèdent la place à de plus jeunes et à de plus ardents.

C'est un dévouement modeste dont les honnêtes gens leur sauront gré, et qui sera plus utile au salut du pays que l'outrecuidante incapacité d'un Lebrun ou d'un Lebœuf.

Allons, messieurs les généraux routiniers et taillons, — un mea culpa sincère, et rendez le panache!

G. RÉMY.

LES OCTROIS

Il faudrait pourtant savoir à qui doit profiter la suppression des octrois.

Est-ce à messieurs les bouchers, les marchands de vins, les cabaretiers, etc?

D. La Fraternité est-elle nécessaire à l'existence de la République?

R. Indispensablement nécessaire; car c'est grâce à la Fraternité qu'on peut étouffer les querelles, les discordes, les divisions et les guerres civiles, sous lesquelles ont toujours péri les Républiques en France.

D. La Fraternité n'est donc pas souvent mise en pratique?

R. Malheureusement non, et c'est là le principal défaut des mauvais républicains.

D. Les gens qui prêchent la terreur dans leurs discours ou leurs écrits, et font appel aux colères, aux rancunes et aux vengeances, au nom de la République, ne sont donc pas de bons républicains?

R. Ce sont les pires ennemis de la République; ils ne méritent pas de s'appeler républicains, et le seul nom qui leur convienne est celui de fous dangereux ou d'agents provocateurs.

D. Ne vous emportez pas, et tâchez de résumer brièvement ce long questionnaire.

R. La République est le gouvernement de tous par tous, sans aucune distinction autre, que celle des coquins et des honnêtes gens.

La République est une forme de gouvernement indiscutable et impérieuse, si elle s'appuie franchement, sincèrement, sagement et intelligemment sur les trois mots de sa devise, tels que nous venons de les expliquer, tels que nous croyons qu'il est bon de les comprendre, si comme elle le fait pour toutes ses affiches, elle inscrit en tête de tous ses actes: Liberté, Egalité, Fraternité.

L. LECIAIR.

est-ce aux consommateurs ?

bouchers et aux marchands de
ait pas la peine de priver la
u huit millions de revenu pour
richir des industriels qui vi-
en sans ça.
x consommateurs, nous deman-
en aperçoivent un peu plus.
dix septième, jour où la sup-
octoi a été décrétée par le Co-
public, nous n'avons pas appris
vendu un kilogramme de viande
teille de vin moins cher qu'au-
pant une mauvaise plaisanterie.
ormes peu partisans des taxes qui
n'ont atteinte à la liberté commer-
mais du moins que les consumma-
liguent, s'entendent entre eux pour
énergiquement de laisser empocher
débitants de tous genres, le bénéfice
suppression des octrois qui nous appar-
à nous consommateurs.

L'EMPRUNT.

Arche-t-il bien cet emprunt, est-il cou-
main à la poche, que diable ! messieurs
capitalistes !
ix millions, c'est une bagatelle pour une
telle que Lyon, et n'oubliez pas ceci, c'est
si les Prussiens arrivent ils en demande-
t dix fois plus, et qu'ils les trouveront, et
ils ne payeront pas d'intérêts à cinq pour
cent, et qu'ils ne rendront jamais le capital,
dans deux ans, ni dans cinq ans, ni dans
t ans.
Il nous semble que ce raisonnement pratique
et bien fait pour secouer l'apathie et délier la
course de nos millionnaires.
Malheureusement nous devons constater que
quelques exaltés compromettent le pays par
leurs excentricités dangereuses, certains réac-
tionnaires paralysent la défense nationale par
leur égoïsme méprisable et leur parcimonie
honteuse.
Exemple :
Un comité d'initiative privée, s'est institué
pour organiser les travaux de défense et occu-
per les chantiers nationaux les ouvriers
qui ont besoin de vivre.
Ils ont fait de l'argent pour acheter
des pioches et des outils.
Ils ont fait de l'argent pour propager les inven-
tions utiles à la défense, pour les essais d'en-
gins meurtriers, pour encourager, favoriser et
mettre en pratique tous les moyens de garantir
notre cité contre les hordes prussiennes.
A cet effet, des listes de souscriptions ont
couru par la ville ; ces listes ont été publiées
par les journaux, et ce n'est pas sans décou-
agement et sans amertume que nous avons vu
des fortunes notablement considérables repré-
sentées par cinquante ou cent francs le plus, et
Dieu sait ! au prix de quels trépidements, de
quelles instances ces piétes oboles ont été ob-
tenues !

Or savez-vous ce qui se passe dans d'autres
classes moins favorisées d'argent, mais plus ri-
ches de cœur.

Pendant que des quêteurs arrachaient pén-
iblement deux ou trois pièces de vingt francs à
des millionnaires, ou même n'arrachaient rien
du tout, — le chef du quatrième bataillon de la
garde nationale apportait au comité de défense
une somme de *douze cents francs*, en menue
monnaie et en billon, recueillie entièrement
parmi les habitants de la Croix-Rousse.

Calculez et comparez !
Que ceci vous serve d'exemple, MM. X., Y.,
Z., etc., et tâchez de ne pas justifier par votre
indifférence et votre harpagonisme les mesures
d'emprunt forcée ou d'impositions extraordi-
naires.

A. M.

Acte incroyable de générosité

La compagnie P. L. M. la même qui ne prend
pour alimenter de gaz que des hommes de haute
 stature, afin d'économiser sur la longueur des
 tubes ;

La compagnie P. L. M. s'est livrée récemment
à un acte de générosité folle que nous nous em-
pressons de signaler aux populations et aux ra-
ces futures.

Des employés d'un même bureau, viennent de
révoquer à titre de gratification annuelle, la som-
me de *trente francs* soit pour chacun *cinq francs*,
sous !

Un de ces employés honteux de recevoir une
aumône, nous a envoyé sa part, en nous
priant de la verser à la société de secours pour les
besoins : ce que nous faisons immédiatement sous
ce rubrique destinée à étonner les siècles ave-
nir !

Prodigalité de P. L. M. 5 francs.

AVIS IMPORTANT

Nous rappelons au Conseil municipal que
la Mascarade maintient toujours son offre
d'acquiescer le bronze de la statue Vaïsse,
moyennant le prix ferme de quarante sous,
ci. 2 fr.

Détruisons les Prussiens

On s'occupe activement dans notre
ville de doter la défense nationale d'une
nouvelle et formidable machine de guer-
re, dont les résultats dépasseraient tout
ce que l'imagination peut rêver comme
destruction. L'inventeur, M. Jules Vallée,
ingénieur de Givors, qui offre gratuite-
ment au pays sa découverte, l'a soumi-
se à un comité technique secret, com-
posé d'hommes spéciaux choisis par les
comités d'initiative privée de la défense.

Ce comité s'est prononcé d'une façon
catégorique en faveur de l'adoption du
nouvel engin dont la fabrication ne né-
cessite qu'un laps de temps très court.

Un appel pressant est fait à des sous-
criptions patriotiques par toute la France,
pour la construction immédiate de cette
machine destinée à arrêter net la marche
de l'ennemi, et à le forcer d'abandonner
le sol français, sous peine de l'anéantis-
sement complet de ses armées.

La souscription est ouverte aux bu-
reaux du journal.

Le chiffre total n'excèdera pas 350,000
francs (nottant du devis fait par le Co-
mité technique).

Il faudrait que la France n'eût pas trois
cent cinquante mille francs dans sa po-
che pour se priver d'un engin de des-
truction qui peut nous débarrasser à si
bon compte de Guillaume, de Bismarck et
de leurs bandes de malandrins.

Nous insistons du reste sur ce fait,
c'est que le comité technique à l'unani-
mité a déclaré le projet de M. Vallée par-
faitement praticable et réalisable.

Ainsi, l'ourse accélérée, arche !

La Mascarade s'inscrit pour cent francs
ci. 100 fr

Un nouveau Monstre.

Pendant vingt ans l'homme de Sedan et sa
clique ont berné et abruti les Français avec
l'aide de deux monstres soigneusement enfer-
més dans une cage, et qu'ils excitaient de temps
à autre pour effrayer les populations paisibles.
La république venue, les deux monstres en
question, — l'Hydre de l'anarchie et le spectre
rouge ont disparu de l'horizon politique.

Et voilà qu'aujourd'hui certains républicains
de contenance cherchent à exalter une nou-
velle bête féroce au profit de leurs passions et
de leurs sottises.

C'est redoutable animal, c'est la réaction qui
lève la tête.

Toutes les mesures arbitraires, les projets
insensés, les arrestations sans objet, les per-
quisitions ridicules ont été causées par la réac-
tion qui levait la tête.

Faudra modifier cette balance, si l'on ne
veut pas que la réaction qui lève la tête aille
rejoindre l'Hydre de l'anarchie et le spectre
rouge.

C'est incroyable la quantité d'occasions qu'on
donne à la réaction de lever la tête.

Essayez dans une réunion publique de soute-
nir que cette fameuse levée en masse, — con-
sistant à envoyer en traîneau à la boucherie
tous les hommes de 18 à 60 ans — est une bêtise,
puisqu'on n'a pas même les moyens de
fourir des armes, munitions et sub-sistances
à 600 mille hommes, v lan, on vous ripostera
qu'il est visible que la réaction lève la tête.

Manifestez le moindre doute sur les qualités
militaires ou politiques du citoyen Cluseret, —
encore la réaction qui lève la tête.

Emettez l'avis que le citoyen Métra et son
état-major devraient, en bons républicains, se
soumettre à l'élection comme tous les autres of-
ficiers de la garde nationale, — toujours la réac-
tion qui lève la tête de rechef.

Si vous permettez d'invoquer l'égalité
de tous les citoyens et gardes nationaux, pour
vous étonner que certains postes ont été in-
dûment gardés pendant longtemps par une
série de garde d'honneur — la réaction lève de
plus en plus la tête.

Poussi si vous voulez user de votre droit
d'expression libre, et revendiquer la libre dis-
cussion pour ne pas approuver complètement
tous les actes de l'ex-comité de salut public à
Lyon, — oh ! pour le coup, c'est la réaction
qui lève toutes les têtes qu'elle peut posséder !

Incontestablement, tous les réactionnaires ne
sont pas morts ; mais à coup sûr, ils sont moins
nombreux que se le figurent les républicains
en question, et la réaction est plus disposée en
ce moment à baisser la tête qu'à la lever.

Débarrassons-nous donc de ce nouveau mons-
tre et laissons-le à ceux qui sont heureux de
profiter de cette bête édentée pour abriter der-
rière la réaction qui lève la tête, leurs sottises,
leurs élucubrations, leurs divagations, leur
suffisance et leur insouciance.

A. MONEY.

LETTRE D'UN MOBILE.

Neuf-Brisach, 26 septembre 1870.

Enfin !

« Nous le voyons, leur Rhin allemand ! »

Nous le voyons vaguement, — à travers ses
brouillards d'or et ses rideaux de peupliers, — car
« la consigne, la consigne, » nous défend de l'ap-
procher.

Ce n'est pas trop tôt : les champignons commen-
çaient à pousser sur nos fusils dans ce trou de Bel-
fort, aussi l'ordre du départ a-t-il été accueilli avec
une joie unanime ; — nous sommes venus de Bel-
fort à Colmar en cinq heures par un temps superbe,
dans des wagons assez confortables (notre batail-
lon a le 2^{me}, seulement) ; les autres doivent nous
rejoindre demain.

À Colmar on nous fait une de ces réceptions en-
thousiastes auxquelles Belfort ne nous avait pas ha-
bitué ; les Colmariens nous ont inondés de flots
de bière, et les Colmariennes (taisez-vous cœur !) ont
été charmantes. Nous conserverons un excel-
lent souvenir de cette petite ville, propre, jolie,
gaie, où l'on reçoit encore mieux les Français que
Mulhouse ne reçoit les Prussiens. — Le soir, la
musique du bataillon a épuisé son répertoire en
l'honneur de Colmar, sur la promenade du Champ-
de-Mars, où les statues de Rapp et de Brat de-
vraient tréssailler d'aise sur leurs socles de pierre.

À huit heures, nous avons suivi la retraite aux
lanternes, en fumant les quelques cigares que mes-
sieurs les Badois ont oublié de voler dans leur der-
nière visite à Colmar.

Le lendemain, à cinq heures, on met
quelques voitures en réquisition pour emmener les
bagages ; mais les trois quarts du bataillon ont dû
porter leur fouragement, durant les seize kilomètres
de parcours entre Colmar et Neuf-Brisach.

À l'entrée de la forêt de Kastenwald, qu'on tra-
verse sur une étendue de quatre kilomètres, on a dé-
ployé à droite et à gauche des éclaireurs pour pré-
venir toute surprise de l'ennemi. — On apercevait
les collines du duché de Bade ; ça commençait à sen-
tir le Prussien.

Nous avons rencontré deux voitures de prison-
niers prussiens (ultrains et fantassins). Beaux hom-
mes, bonne mine.

À réception de Neuf-Brisach nous a fait regret-
ter vivement celle de Colmar ; les habitants, quand
ils veulent bien vous servir, vous écorchent sans
scrupule.

Nous campons en dehors de la ville, admirable-
ment fortifiée (système Vauban), sur les glacis du
fort.

On voit de là parfaitement Alt-Brisach ou Vieux-
Brisach sur l'autre rive du Rhin. — On distingue
même les Prussiens à l'aide de jumelles.

Des officiers de la mobile nous ont dit avoir en-
tendu depuis deux jours un roulement sourd conti-
nuel dans le lointain. — C'est le bombardement
incessant de Strasbourg.

Qu'on nous y envoie, et puissions-nous y arriver
à temps !

Je vous quitte brusquement : — je suis de garde.

A. SPIC.

Un pauvre Homme !

Nous avons à entretenir nos lecteurs
d'une grande infortune.

Il s'agit de l'ex-empereur des Français
Napoléon III.

Le Times veut bien nous apprendre
que ce souverain dépossédé descendra du
trône aussi pauvre qu'il y était monté,
sortira de France aussi indigent qu'il y
était entré, — et qu'il n'aura d'autre abri
pour reposer sa tête que le modeste cha-
teau d'Arenenberg (Suisse), recueilli dans
la succession de la reine Hortense.

Nous ne saurions trop apitoyer nos
lecteurs sur une aussi profonde misère

qui nous arrache des larmes rien qu'en y
songeant.

Aussi, dans le but d'apporter quelque
soulagement à l'affreux dénuement du hé-
ros de Sedan,

Nous ouvrons dans nos bureaux une
souscription de charité en faveur de ce
malheureux.

La Mascarade et toute sa rédaction
s'inscrivent en tête de la liste pour cinq
centimes, ci. 0.05

La souscription sera close aussitôt
qu'elle aura atteint le total de trente-cinq
sous.

Nota. — Nous recevons également les
dons en nature, tels que vieux habits,
vieux souliers, vieux chapeaux, vieilles
chemises, etc.

Seulement, nous prions les donateurs
de vouloir bien s'abstenir, jusqu'à ce que
nous ayons trouvé un local convenable
pour loger ces guenilles.

Le parfait Garde National.

La journée du Garde National.

Le parfait garde national se lève à cinq heures
du matin, à l'aide de son clairon ou de son réveil-
matin. Il se débarbouille à la hâte, endosse sa va-
reuse, coiffe son képi et se rend vivement au champ
de manœuvres.

Siôt arrivé, il doit poliment s'informer de la santé
de son sergent et au besoin lui offrir le petit verre
destiné à lui éclaircir la voix et à lui assurer sa bien-
veillance.

Dans le cas où le sergent serait insensible à la
voix de l'estomac, remplacer le petit verre par quel-
ques éloges bien sentis sur sa façon de commander
la manœuvre, en lui persuadant qu'il est supérieur
à tous ses collègues de la compagnie.

Durant l'exercice, tout en manifestant un zèle ex-
cessif et un désir immodéré de connaître à fond la
charge en douze temps, l'escrime à la baïonnette et
l'école du peloton, le parfait garde national se doit
de ne pas oublier les vieilles charges, les bons mots
et coqs à l'âne qui ont cours depuis l'invention de
cette milice civique.

Entre huit et neuf heures, le parfait garde na-
tional rentre chez lui ; il dépose amoureusement son
pistolet, et tâche, en avalant son déjeuner, de se per-
suader qu'il est destiné à sauver la patrie.

Après quoi, — sauf l'exercice du soir, — il est
complètement libre de vaquer à ses occupations
journalières, si complètement libre qu'il n'a plus
qu'à demeurer chez lui pour répondre aux rappels
multipliés de piquets ou convocations diverses, fût-
ce au milieu de ses repas.

Dans ce dernier cas, son devoir est de ne jamais
achever le morceau commencé, de sauter vivement
sur son arme et de courir au rendez-vous, à toute
heure du jour et de la nuit.

Gardes et piquets.

Sous aucun prétexte le parfait garde national ne
doit se soustraire au service. Les miramides subites,
les femmes en couches, l'oncle qui est à toute ex-
trémité, sont des *blagues* qui ne sont plus admises.
Tout au plus accepte-t-on encore celui qui s'excuse
en affirmant que son chien s'est cassé une dent en
rongeant un os, ou bien qu'il est à la recherche d'une
punaise qui l'a tracassé toute la nuit.

Néanmoins, le parfait garde national protestera
toujours contre les gardes, se plaindra que son voi-
sin n'en monte pas ou peu, qu'il est toujours
pris, etc.

En montant sa garde, il évitera de tirer sur les
personnes qui lui tourneront le dos en prétextant
qu'il voit des Prussiens, et s'il est chargé d'activer
la circulation quel que part ou de disperser des
groupes, il se bornera à laisser tomber vivement la
crosse de son arme sur les doigts de pieds de ses con-
citoyens, sans leur faire d'autre mal.

S'il est de garde dans un couvent ou une maison
religieuse, il devra faire des perquisitions peu fré-
quentes dans les caves, et consommera modérément
les vins confiés à sa garde.

Tenue.

Le parfait garde national n'abandonnera jamais
son képi ni sa vareuse. Le mieux serait qu'il cou-
chât avec, sanglé de son ceinturon orné de la baïon-
nette ou du sabre et armé de son fusil, afin d'être
toujours prêt en cas de rappel.

Il lui sera poussé toute la barbe ou la moustache
seulement ; mais les favoris ne doivent pas être ad-
mis dans les rangs.

Outre son fourriment, le parfait garde national
sera muni d'une pipe, — en bois si c'est possible,
— le cigare et la cigarette sont seulement tolérés

que la chique, tandis que la tabatière est ex-
posée défendue.

est indispensable qu'il soit pourvu d'une paire
chaussures avec fortes empeignes et fortes sel-
les, d'un poids variant entre cinq et dix kilo-
gr. s'habituer à la marche et aux fatigues des
pays.

Le parfait garde national fera même bien de dres-
ser chaque soir dans sa chambre à coucher une tente
laquelle il abritera son sommeil, dormira les
nègres ouvertes, entre deux portes surtout, et
l'arroser d'eau son plancher pour s'accoutu-
mer à la dure, aux intempéries des saisons et à l'hu-
midité.

Observations générales.

Le parfait garde national devra profiter des loi-
sirs que la suppression des octrois accorde aux ga-
belous pour prendre des leçons de massieurs les
préposés, savoir inspecter avec soin les voitures en-
trant et sortant de la ville et manier la sonde avec
habileté.

Il portera son attention sur les voitures des laitiè-
res, examinera tous les fiacres, fera décharger sous
son nez les voitures de fumier et plongera un regard
profond dans les équipages venant de Venissieu,
pour constater que des armes, engins de guerre, etc.,
ne sont pas contenus dans ces récipients.

Des sergents-de-ville en retrait d'emploi lui en-
seigneront aussi à empoigner proprement un homme
au collet, à mettre les menottes, à emboconner les
chiens, à ramasser les ivrognes et les amateurs qui
couchent sous les ponts, à faire, en un mot, tout ce
qui concerne leur état.

Citoyen dévoué, il agrétera impitoyablement tou-
tes les femmes à barbe, à moustaches ou ayant une
tournure masculine, avec l'idée que ce sont des es-
pions prussiens, ainsi que tous les français ayant
un léger accent tudesque, — toujours pour le même
motif.

Dans le sein de sa compagnie, il fera une cour as-
sidue à son sergent-major pour tâcher d'éviter des
gardes, réclamera sans cesse des cartouches à ses
officiers, se plaindra que l'instruction n'avance pas
à son gré, que le tambour sonne creux, le clairon
faux, ne manquera jamais de protester contre les
élections d'officiers et de sous-officiers, demandera
sans cesse des enquêtes, des délégations spéciales
et protestera encore lorsqu'il aura obtenu ce qu'il
désire.

N. B. — Il est loisible au parfait garde national
d'émettre son opinion sur le commandant supérieur,

le citoyen Métrat et son état-major, ainsi que sur le
général Cluseret et ses amis.

HECTOR PÉRIÉ.

UN RÊVE DE GUILLAUME

— Guillaume Hohenzollern, bonjour !
Guillaume. — A boire !
— Guillaume Hohenzollern, habille-toi, mets
ton casque et suis moi.

Guillaume. — A boire !
— Tiens, puisque tu as soif !

Guillaume. — Quel est ce breuvage dont
l'acreté m'est inconnue ? J'y cherche en vain la
saveur du Bordeaux, le feu du Bourgogne, le
pétilllement du Champagne. Quel est ce breu-
vage ?

— Bois encore, bois toujours, vide la coupe
jusqu'au fond...

Guillaume. — Non, assez, je ne peux plus...
L'ivresse, une ivresse bizarre, s'empare de
moi... Ma tête se perd, mes oreilles bourdon-
nent, mes yeux voient rouge... dis moi quel est
ce breuvage ?

— Quoi, ivre pour si peu ! Ivre pour une
coupe à moitié vidée ! Vraiment tu as la tête
faible et le cœur délicat, Guillaume de Hohen-
zollern ; tu es un piètre buveur, roi Guillaume ;
tu aimes le sang, mais tu ne sais pas le boire !...
Allons, es-tu prêt ? Marchons !

Guillaume. — Où me mènes-tu, où me
mènes-tu, toi dont la force irrésistible m'en-
traîne...

— Viens et marche sans crainte.

Guillaume. — Où me mènes-tu, où me mè-
nes-tu ? Au-dessus de nous s'étend le ciel
limpide et serein, pas une goutte d'eau ne tombe
des nuages, et mes pieds s'enfoncent dans la
terre humide...

— Marche encore !

Guillaume. — Où me mènes-tu, où me mè-
nes-tu ? J'aperçois sur le sol des formes bizar-
res, l'air est imprégné d'une odeur étrange, le
souffle manque à ma poitrine...

— Marche encore, et chante comme Néron :

Le parfum des roses est doux.

Guillaume. — Où me mènes-tu, où me mè-

nes-tu ? Au milieu du silence de la nuit, il me
semble entendre de vagues gémissements, mon
sang se glace dans mes veines, un frisson d'é-
pouvante court autour de moi...

— Marche, marche toujours !

Guillaume. — Où me mènes-tu, où me mè-
nes-tu ? Je ne puis aller plus loin. Mon ivresse
est passée, et pourtant je trébuche à tous les
pas ; mes genoux se heurtent contre des obs-
tacles invisibles, et tout à l'heure j'ai entendu
un râle sous la pression de ma botte. Où me
mènes-tu, où me mènes-tu ?

— Nous sommes arrivés, arrête-toi. La lune
rouge monte derrière les arbres, encore une
minute et elle nous éclairera... maintenant re-
garde !

Guillaume. — Horreur ! c'est un champ de
cadavres !

— Tu te reconnais, n'est-ce pas ?

Guillaume. — Par pitié emmène-moi ! Mes
genoux fléchissent, mes dents claquent, ma
langue se sèche, emmène-moi, emmène-moi !

— Quoi ! tu trembles Guillaume ? Depuis
quand les corbeaux ont-ils peur des cadavres ?

Guillaume. — Oui, je tremble, j'ai peur,
emmène-moi.

— Non pas, c'est là ton œuvre, tu dois la
voir de près. Nous allons passer notre revue :

Tiens regarde ce soldat étendu sur le dos, la
poitrine trouée et les yeux fixes, c'est un paysan
de la Poméranie. Il est venu de là-bas, laissant
son champ en friche et sa maison déserte. Une
balle l'a jeté par terre, et il est mort pour ta
couronne. Serre la main, Guillaume, à ce fidèle
sujet.

Guillaume. — Non, cette main est glacée !

— Ce cavalier écrasé sous son cheval, c'est
un étudiant d'Heidelberg : il est parti au nom
de l'Allemagne, emportant au front le dernier
baiser de sa mère, et il est tombé pour Guil-
laume.

Celui-là que la mitraille a couché dans le
fossé, c'est un ouvrier de Crefelt. Avec lui on
mangeait peu dans son logis misérable, sans
lui on ne mangera plus. Combien as-tu bu de
Champagne, Guillaume, à ton dernier souper ?

Cet autre que voilà la face contre terre, le
visage dans la boue ! N'est-ce pas un bourgeois
de Berlin ? Sa maison est fermée et la ruine est
assise sur le seuil de sa porte. Elle peut entrer
maintenant... Combien te paie-t-on de millions,

Guillaume, pour faire ton métier de roi ?

Regarde-là ces deux morts côte à côte qui se
menacent encore. C'est un Français et un Prus-
sien : ils sont morts en combattant. L'un pour
Guillaume, l'autre pour Bonaparte... Tu te
portes bien, Guillaume, et tes cuisiniers soi-
gnent l'estomac usé de Bonaparte.

Vois ici ce malheureux défiguré par la mi-
traille... Était-il jeune, était-il vieux ? Avait-il
une fiancée qui pâlit dans les angoisses et passe
de longues heures à regarder la route déserte ?

Avait-il une femme qui au départ s'est pen-
due à son cou, et des petits enfants qui grim-
pant à ses jambes, lui ont tendu leurs lèvres
roses ?

Tu as reçu, Guillaume, de bonnes nouvelles
d'Augusta, et notre Fritz va à merveille.

Voyons, penche-toi, Guillaume, sur le visage
de ce pauvre diable : tâche de reconnaître ses
traits derrière le masque de l'agonie. Ne faut-il
pas qu'au retour tu puisses dire à sa femme :
Ton mari est couché là-bas ; à sa fiancée : ton
promis ne reviendra plus ?

Eh bien ! tu hésites, Guillaume ?

Guillaume. — Par grâce, laisse-moi ! Tous
ces morts m'épouvantent... Assez, assez de cet
horrible spectacle !

— Non, pas assez, Guillaume, tu n'es pas
las de faire tuer, tu ne dois pas être las de voir
des cadavres... Tu continues une guerre impie,
tu t'acharnes à la boucherie et au massacre de
deux peuples ; il faut que tous ces tués, tous
ces massacrés viennent troubler ton sommeil,
et chaque nuit je ferai défiler devant tes yeux
terrifiés ces sinistres régiments avec leurs plaies
hideuses ; chaque nuit je ferai entendre à tes
oreilles épouvantées, les longs cris de douleur
des veuves et des enfants.

Chaque nuit je te présenterai une coupe
pleine de sang, en te disant :

— Bois, ivrogne, c'est l'HUMANITÉ qui
verse !

CHRISTIAN.

Pour tous les articles non signés

Le Directeur-gérant, E.-B. LABAUME.

LYON. — Impr. LABAUME, cours Lafayette, 5

GARDE MOBILE. --- GARDE NATIONALE

MAGASINS DE CHAPELLERIE

Les plus vastes de France

Tout le passage de l'Argue compris entre la rue de l'Impé-
ratrice, 80, et la rue Centrale, 43, — LYON

Maison RIVIER sœurs

Choix extraordinaire de Képis pour la
Garde mobile

GROS ET DÉTAIL.

MALADIES CONTAGIEUSES ET DE LA PEAU

Aiguës ou chroniques les plus rebelles

Dont le traitement aurait été infructueux

Guéries RADICALEMENT par le ROB-SAVARES

PERFECTIONNÉ

Dépuratif-tonique, Régénérateur du Sang et des Humeurs

Entièrement VÉGÉTAL, il remédie aux accidents mercuriels

Expéditions par correspondance

S'adresser à M. TOUSSAINT, chimiste, pharmacien
de 1^{re} classe,

Rue Flizay, 12, au premier étage, près de l'Hôtel-
de-Ville, à Lyon.

Allée de traverse, rue de l'Arbre-Sec, 9.

35

QUINA - VERMOUTH

Produit hygiénique, breveté s. g. d. g.

de FILLION neveu

MAISON FONDÉE EN 1825

Rue Gasparin, 5 et 9, LYON

Ce produit contient tous les principes toniques du QUINA
et constitue en outre un excellent fébrifuge. Composé de plan-
tes salutaires, il forme aussi un excellent appétitif.

Exiger le cachet sur la bouteille, et sur l'étiquette la signa-
ture de FILLION neveu.

AU BALLON CAPTIF

Rue de la Barre, 8, en face de la rue Belle-Cordière — LYON

MOUCHET, horloger, bijoutier

Ex-ouvrier horloger de BREGUET de PARIS

1^{er} Prix à l'Ecole des Sciences et des Arts industriels de Lyon, spécia-
lité pour les Réparations de Remontoirs

SEULE MAISON A LYON POUR LA MODICITÉ DE SES PRIX.

Toutes les Réparations et les Ventes sont garanties de 1 an à 4 ans.

Aperçu des prix :

Nettoyage de montres à cy- lindre.	2 50	à cylindre et rubis depuis	33 -
Grands ressorts de montre, première qualité.	2 50	Montres or pour hommes à cylindre et rubis, depuis	85 -
Nettoyage de pendule.	3 50	Montres argent pour hom- mes à cylindre et rubis, depuis	25 -
Verres de montre double. Id. cristal.	50 75	Remontoir or pour dames depuis	150 -
Montres or pour dames, à cylindre et rubis, depuis	65 -	Id. pour hommes, depuis	200 -
Montres argent pour dames Id. en alluminium		Id. en alluminium	30 -

Fait les Echanges en tous genres. — Expédie dans le dehors.

ACHAT D'OR ET D'ARGENT

HERNIES

Sans opération, guérison prompte et
parfaite garantie par les faits. En con-
séquence, plus de bandages. S'adresser
à M. Gaillard, médecin de la faculté de Montpellier, domicilié à
Lyon, quai de la Charité, 1.

(58-13)

LA SILENCIEUSE

MACHINES A COUDRE
BRODEUSES, BOUTONNIERES

de tous systèmes

pour Familles et Ateliers

garanties de 1 an à 5 ans, de 30 f. à 450 f.

Maison de gros et détail

J.-P. MOLLIERE

Rue Impériale, 61 et 63, Lyon

Plusieurs médailles d'or

(82-12)

BEAUTÉ des Mains, du Visage. —
Guérison des Gerçures,
Pellicules, etc. par l'emploi

de la CRÈME SIMON

Rue Impériale, 89. — Se méfier des nombreuses contrefaçons.

(84-0)

CONSERVATION DE LA VUE Nous engageons les personnes
dont la vue est fatiguée par le
travail ou affaiblie par l'âge, à s'adresser directement à M. Michel
CAN, opticien, 20, RUE TERME, près les Terreaux.

(112)

CARTE

DES

ENVIRONS DE LYON

Non-seulement le département du Rhône, mais encore les parties des départements de l'Ain et de l'Isère
avoisinent Lyon de 30 à 40 kilomètres.

Cette Carte offre aux touristes et aux amateurs d'excursions à la campagne, les indications les plus complètes pour
guider dans leurs promenades. — Villes, Villages et les moindres hameaux, grandes Routes et Chemins vicinaux, les Rues
des Chemins de fer, les plus petits ruisseaux, tout y est indiqué.

Prix : 3 Francs

EN VENTE

à l'Imprimerie Labaume, cours Lafayette, 5.
aux Facteurs-Réunis, passage des Terreaux.

A LYON